

À Montréal

Réa Montbizon, Claude-Lyse Gagnon and Yves Robillard

Number 43, Summer 1966

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59060ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Montbizon, R., Gagnon, C.-L. & Robillard, Y. (1966). Review of [À Montréal]. *Vie des arts*, (43), 73–77.

VIE DES ARTS

A QUÉBEC

Capitale politique, Québec connaît une vie artistique de plus en plus intense: phénomène d'une importance primordiale pour toute ville qui devient rapidement une grande agglomération.

Comme le théâtre et le théâtre lyrique, la peinture, dans la ville de Champlain, prend un essor désormais plus perceptible à qui n'est pas Québécois de Québec.

Le public de Québec et d'ailleurs est gagnant sur tous les tableaux!

CINQ COLLECTIONNEURS DE QUÉBEC

Le Musée du Québec nous présente une exposition réunissant cinq collections importantes de Québec; celles-ci ont été prêtées, à cette occasion, par Gérard Morisset, Jean-Paul Lemieux, Lucien Mainguy, Jean Soucy et Jean des Gagniers.

Nous avons admiré de remarquables pièces d'argenterie canadienne exécutées par Amyot, Lambert, Sasseville, Lespérance et Beauregard. Nous signalons une splendide sculpture de Levasseur et quelques belles pièces de sculpture de l'École Canadienne dont deux Christ en croix, un ange agenouillé tenant une corne d'abondance, trois coqs, deux magnifiques anges à trompette avec polychromie originale.

Nous retenons spécialement de cette visite une superbe commode en pin galbée sur trois faces avec pieds en volute.

Enfin, on y remarque des Pellan, Borduas et Cosgrove bien ordinaires, un médiocre Riopelle, de magnifiques Lemieux, Dallaire, Picher, ainsi qu'un Jordi Bonet sensationnel.

Cette initiative nous a permis de voir une grande diversité d'œuvres d'art que nous n'aurions peut-être jamais eu l'occasion d'admirer. A quand la prochaine?

GALERIE D'ART ESQUIMAU

Dans l'historique maison Thompson, 4, ruelle des Ursulines, récemment restaurée par la Commission des Monuments Historiques, vient de s'ouvrir le premier centre d'Art esquimau du pays.

Ce centre, en plus d'être un comptoir de vente d'œuvres esquimaudes, est avant tout une galerie d'art où les sculpteurs et les graveurs exposeront individuellement. Ces expositions se tiendront environ toutes les trois semaines.

Ces expositions permettront aux adeptes et aux collectionneurs de connaître davantage les meilleurs artistes esquimaux; ils pourront les rencontrer, admirer leur habileté, et découvrir le style propre à chaque artiste.

Ce centre sera aussi un lieu de rencontre pour les Esquimaux de tout le pays en visite à Québec. Il est question que d'autres coopératives d'art se fusionnent en une centrale générale dont le siège sera ce centre d'Art.

Mademoiselle Thérèse LeVallée, gérante de la Galerie et de la Société Coopérative de Povungnituk, nous réserve bien des surprises, notamment des expositions de lithographies et de monotypes à épreuve unique ainsi que des dessins esquimaux. Ce centre a aussi pour but de faire rayonner l'art esquimau à travers le monde. Actuellement, des expositions très importantes à Québec, Poitiers et Stockholm sont prévues pour l'automne prochain.

Comme nous pouvons le constater, ce centre d'art esquimau est dynamique. Nous aurons l'occasion d'ici quelques semaines, de repartir de cette galerie et de ses expositions.

SABINE POULIN

A la Galerie Zanettin se tenait, au mois de mars, la première exposition solo du peintre-poète Sabine Poulin.

Ce qui nous frappe, c'est l'excellent dessin qui se dégage dans presque toutes les toiles; on eût même souhaité ne voir que des dessins. Le peintre utilise des couleurs diluées comme de l'aquarelle pour ses toiles; ce qui donne un effet trop fade et limite le peintre dans ses couleurs.

Il est à signaler aussi quelques masques de plâtre extrêmement intéressants qui dénotent des qualités plastiques de composition et de forme.

Cette exposition est une demi-réussite et j'espère que Sabine Poulin attaquera la couleur avec plus de hardiesse lors de sa prochaine exposition.

FERNAND LEDUC

Le Musée du Québec inaugurerait cette année son Festival du Printemps en nous présentant les récents "grands formats" de Fernand Leduc.

J'avouerai que je visite toujours une exposition de plasticien avec une certaine réserve. Mais, en pénétrant dans la salle où sont exposées les œuvres de Leduc, on sentait un véritable souffle de printemps.

Cet artiste qui, après de nombreuses années de recherches, nous offre une peinture forte par ses compositions de formes et des couleurs.

J'aime particulièrement la série des "chromatismes" qui éclate de jeunesse, de dynamisme et d'énergie.

C'est tout simplement beau et magnifique; l'exposition de Fernand Leduc est une réussite complète.

RÉTROSPECTIVE SURREY

Dans la salle Morrice, le Musée du Québec présentait une sorte de petite rétrospective de Philip Surrey. La majeure partie des tableaux provenait de collections privées.

Surrey a consacré sa vie à peindre la ville qu'il habite et qu'il aime. On pourrait penser que ce peintre a une caméra à la place des yeux. Il absorbe, digère et reproduit tout d'une façon bien personnelle.

Il peint les maisons, les édifices, les rues, les automobiles, les parcs et quelques personnages muets et froids; il cherche à réinventer avec une sorte de sensibilité de l'instant qu'il transpose dans un dessin sculptural et classique.

Surrey n'avait jamais exposé ici et ce fut une excellente occasion pour le public québécois de prendre contact avec lui.

GAMACHE — LACROIX

La Galerie Nationale du Canada nous présentait une exposition itinérante de deux artistes canadiens. Jeannine Gamache et Paul Lacroix, à l'Académie de Québec du 2 au 20 mars.

Gamache nous offre à peu près les mêmes recherches que son exposition solo de 1963. Nous y sentons encore de trop fortes influences de Malevitch; Jeannine Gamache ne se renouvelle pas et on n'y remarque aucune évolution importante. Gamache est pourtant un peintre prometteur dont le talent nous fait espérer de meilleures œuvres. Nous lui souhaitons, pour sa prochaine exposition, une inspiration plus soutenue et plus personnelle.

Quel plaisir pour nous de retrouver le Lacroix des grands jours! Il nous définit sa peinture d'une façon très juste et très poétique: "Les formes y flottent rêveusement sur les fonds comme les méduses en Méditerranée, qui ne sont que des morceaux de mer un peu plus denses, mais cela leur suffit pour exister."

Nous signalons particulièrement *Vendémiaire, l'Écllosion de la bouche, Brumaire*; ces œuvres sont de véritables bijoux où l'on dénote une recherche poussée et une grande sensibilité. Ces pastels sont bien construits, équilibrés, somptueux et extrêmement raffinés. Une œuvre forte, digne du talent de Lacroix.

Michel Champagne

A MONTRÉAL

POUR UN SALON POPULAIRE DES ARTS

Quand nous pénétrons dans une galerie de peinture, nous baïssons la voix. Même l'après-midi. A petits pas, à talons discrets et souvent devant des tableaux éclatants de lumière, de couleurs, d'audace, de vie, nous devenons mal à l'aise, chuchotants. Pourquoi? Est-ce la dame assise là, pourtant toujours aimable, qui nous glace ainsi? Ne serait-ce pas plutôt le fait que les galeries, entre les vernissages, sont presque toujours désertes? Ou encore parce que nous savons y rencontrer seulement des experts, des connaisseurs, des abonnés? En tous les cas, nous sommes différents lorsque nous franchissons ces seuils...

Nous ne sommes cependant pas dans un musée où tout est consécration. Il y a aussi loin entre la galerie et le musée qu'entre une librairie et une bibliothèque publique, par exemple — la comparaison est boiteuse, mais boiter n'a jamais empêché de marcher. Parlant de livres, justement, poursuivons la comparaison. L'effort pour les propager a été trop splendide pour ne pas le souligner d'abord et en tirer une leçon dans le domaine que voici.

Quand on pense que le dernier Salon du Livre a attiré plus de personnes que le dernier Salon du Sportsman, il nous reste, il me semble, à se poser des questions quant à la peinture. Pourquoi, en effet, n'organiserait-

on pas un Salon de la Peinture, dans le même style, dans un endroit aussi populaire et avec un pareil déploiement de publicité? Il faudrait sans doute quelques années pour atteindre la victoire du Salon du Livre. Vingt ans, peut-être... Et puis après! Les meilleurs peintres voisinerait avec les amateurs? Pourquoi pas. Nous savons bien, à la fin, quels seraient les vainqueurs.

Présentement, le public ne connaît pas les peintres et leurs oeuvres si on en juge par la circulation plutôt sans embouteillage dans les galeries. Si le Palais du Commerce affichait des centaines de toiles, invitait tout le monde à venir comme il le fait pour tant d'autres salons, la peinture connaîtrait son printemps.

Mais qui a pris l'initiative du premier Salon du Livre? Et dans quelles circonstances? L'organisateur général du huitième Salon, M. J.-Z. Léon Patenaude, l'a raconté dans *Vient de paraître*. En 1951, les membres de la Société d'Etude et de Conférences organisaient le premier Salon à l'Hôtel Windsor. L'expérience fut assez concluante pour la répéter l'année suivante. Puis, silence...

En 1958, toutefois, avec le concours de l'Association des Editeurs canadiens, la Société organise le tout à l'Hôtel Le Reine-Elizabeth. Deux mille personnes y assistent. Ce n'est pas encore renversant. Mais, déjà, intéressant et appréciable. On ouvre les yeux.

Le ministère des Affaires culturelles accorde son appui. Le Conseil Supérieur du Livre, qui a succédé à l'Association des Editeurs comme organisateur, décide que cette manifestation aura lieu dorénavant au Palais du Commerce. On ne pouvait mieux choisir le lieu. En 1962, au IVE Salon qui coïncidait avec la Semaine des Bibliothèques canadiennes pour la première fois — et c'est devenu tradition —, 75 000 personnes s'y rendirent. Les chiffres, tout le monde le sait, n'ont cessé de grandir. Disons simplement que ceux du Salon du Livre, cette année, ont dépassé ceux du Salon du Sportsman.

Voilà ce qu'on appelle démocratiser la culture!

Si la peinture, alors, prenait le même chemin, comme elle s'en porterait bien! Si toutes les toiles, comme des voiles, allaient vers le public, ne serait-ce pas plus emballant que la petite navigation d'aujourd'hui?

Les galeries y gagneraient. Elles seraient plus visitées. Pensons aux librairies. Et nous, dedans, moins timides.

ST-PIERRE

La galerie L'Art Vivant nous présentait au cours du mois de juin les oeuvres récentes de Georges Saint-Pierre.

Originaire de Chicoutimi, Georges Saint-Pierre fit de bonnes études, puis devint caissier dans une banque. Rapidement, il se transforma en "mauvais employé". Son travail ne lui déplaisait pas, mais il déplorait l'ambiance du milieu.

Bien vite, il abandonna tout pour se consacrer uniquement à la peinture. Saint-Pierre est de ceux qui substituent à la recherche des causes, la recherche des lois.

Pour cet autodidacte, peindre c'est s'exprimer. S'il est figuratif de forme, il ne l'est pas d'intention; ce sont les motivations créatrices et profondes de la peinture qu'il entend atteindre.

Il désire de toutes ses forces découvrir

cette étincelle qui est au fond de lui. Cette étincelle qui tantôt couve, éclate, s'éteint, reparait ou devient incendie, il veut la capter, la dompter avant qu'elle ne devienne "brasier".

Saint-Pierre sait qu'un créateur ne doit pas se laisser guider ni par les sensations ni par les émotions, même si elles sont profondément ressenties. Il sait qu'un créateur doit ouvrir la voie à toutes les recherches.

Il faut donc qu'il "vive" sa peinture avant de peindre... Il veut exprimer le drame de l'homme des tavernes et, pour ce faire, il va vivre un certain temps dans ce milieu, en s'identifiant à lui. Il tend à métamorphoser les personnages qu'il entourent afin de pouvoir les sublimer.

Saint-Pierre évolue avec force en maîtrisant toujours davantage son dessin et sa palette. A travers ses personnages, il nous livre son véritable message qui est celui de l'angoisse, de la solitude et de la misère humaine.

Michel Champagne

GALERIE L'ART FRANÇAIS BILLMEIER

On dirait que les toiles du peintre Billmeier — L'Art Français — reflètent trois saisons de la vie d'un nordique. D'abord et surtout l'hiver avec ce qu'il offre de grandes étendues, de douceur, de luminosité, de nostalgie aussi. Devant des tableaux comme *Neige sur le coteau*, *Neige hâtive*, *L'hibernage d'un bateau*, *Lac Saranak* et plusieurs autres où, comme chante Gilles Vigneault, "le pays c'est l'hiver" mais avec des taches de regrets d'automne, on ressent un bien du pays. Comme on peut avoir le mal du pays. Et comme le bien ne fait pas de mal, nous subissons le charme.

Et puis, au coeur de cet hiver, Billmeier nous transporte brusquement en pays du sud. Comme les Canadiens qui, en février, partent au Mexique. Avec des tableaux comme *Haute altitude*, *Village de Pancho Villa*, éclatent l'ardeur, la force, la sensualité des terres de soleil.

Enfin, avec *Football*, *Night Skating*, nous sommes face au monde du sport. Un peu burlesque, soit, certainement caricatural mais tout à fait présent.

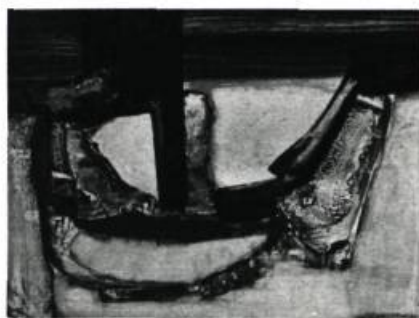


Billmeier. *Hunting Lodge*. 20" x 24". Art Français, Montréal.

LA SAUVEGARDE MARCEL BELLERIVE

Toute cette belle maison dans le Vieux Montréal affiche les toiles de Marcel Bellerive. Au premier étage et au deuxième. Quand le peintre joue avec les rouges, les dérivés du sang jusqu'au rose, comme il ferait voltiger des soieries, c'est passionnant.

Quand il rêve avec la grisaille, les bruns qu'on serait tenté de dire un peu malades, les gris parme, se faisant morne, il ennuie.



Bellerive. *Ambre à découvrir*. 1965. Gouache. 14" x 19". La Sauvegarde, Montréal.

Photo M-A Gagné

GALERIE SOIXANTE LEDUC, FERRON, LE FÉBURE, ALLEYN, LETENDRE, MOUSSEAU, DUMOUCHEL, CHAMPAGNE

Dans cette exposition aussi disparate qu'un bouquet de fleurs d'Agnès Varda, aussi flamboyant, deux peintres toutefois dominant. Alleyn et Le Fébure. Primo, ils présentent plus de tableaux que les autres. Secundo, ils ont fait un bon choix de leurs oeuvres. Attentif même.

Ah! que le peintre Alleyn s'y montre effervescent, prestidigitateur! Donne-t-il rendez-vous au cirque ou dans les étoiles avec *Jardin pour Anne*. A moins que cela soit au feu d'artifice ou tout bonnement dans les galaxies. Que sa peinture est vivante, pleine d'humour et chantante!

Le Fébure, avec ses teintes plus sombres, ses sujets plus calmes, est luxueux. Il y a du raffinement dans ses juxtapositions de couleurs. On se dit, ce peintre adore peindre. Cela peut sembler évident. Non pas, chez tous. Pas de cet amour profond, vital. Et doux.



Edmund Alleyn. *Jardin pour Anne*. 1963. Huile. 39" x 39". Galerie Soixante.

Photo M-A Gagné

Claude-Lyse Gagnon

GALERIE AGNÈS-LEFORT LORCINI

L'œuvre de Lorcini conquiert rapidement la notoriété. Mais dans des expositions de groupe, sa contribution est inclassable, tombant — invariablement — dans la catégorie indéfinissable des "autres moyens".

À la mi-mars, l'exposition organisée à la Galerie Agnès-Lefort devait mettre au diapason le poulx artistique de l'avenue des galeries de Montréal et la fièvre qui secouait le marché de l'art de Londres. Les reliefs de structure en aluminium et plastique de Gino Lorcini n'étaient pas plus tôt exposés que de Londres affluaient les critiques rendant compte des nombreuses expositions "constructives" qui précédaient et coïncidaient avec la rétrospective Gabo à la Tate Gallery.

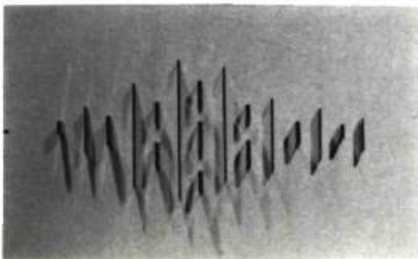
Coincidence étrange, mais loin d'être sans importance.

Jetons tout d'abord un regard sur l'artiste lui-même: Les Lorcini ont élu domicile à Pointe-Claire, à mi-chemin entre McDonald Collège où il enseigne et Montréal où elle joue à l'Orchestre Symphonique. Dans la vie professionnelle, Mme Lorcini est la harpiste bien connue Marie Iösch. En temps qu'artiste, Gino Lorcini fait des compositions de structures stéréométriques en relief ou en ronde-bosse.

Les réalisations de cet artiste sont fondamentalement un dialogue en esthétique pure et simple. Il construit des reliefs composés d'éléments en aluminium poli, lames étroites, larges tiges ou tubes creux. Lorcini coupe parfois ses éléments très petit, les espace largement sur ses panneaux de plastique blanc.

Dans cet art, la continuité espace — temps est un concept d'importance capitale. Ombres et reflets animent les structures de Lorcini; à la lumière naturelle, leur mouvement devient la démonstration la plus plausible de l'idée de contreverse espace — temps. Idée si violemment repoussée par certains et si passionnément ratifiée par d'autres.

À ses reliefs, Lorcini vient récemment d'ajouter ses constructions miniatures en ronde-bosse, composées de barres et de blocs de métal très poli, assemblés en parenté de plan. Il a aussi réalisé quelques formes de losange, descendantes d'un mariage expérimental entre le structuralisme et le *op-art* dans lesquelles réalité et reflet produisent trois compositions différentes à partir d'un tableau traversé par un barreau de métal poli. C'est une jolie réalisation qu'Yves Gaucher pourrait lui envier si lui et Lorcini n'étaient frères de pensées et, de plus excellents amis.



Lorcini. *Alpie*. Collection David Molson. Galerie Agnès-Lefort, Montréal.

Lorsque, il y a environ sept ans, Lorcini laissa la peinture pour l'*autre moyen*, il se présenta sous l'étiquette structuraliste, mais depuis, il n'a cessé d'évoluer vers une plus grande liberté dans l'expression et la pensée constructiviste. Bien que dans ses constructions en ronde-bosse Lorcini n'abandonne pas formes et volumes, principes posés comme archaïques dans le Manifeste Réaliste de Gabo en 1920, il n'en aspire pas moins à

l'autonomie absolue des formes, laquelle est l'essence même de l'idée constructiviste de Gabo. Le contenu en temps que critérium distinct est abandonné et remplacé par la réalité esthétique qui détermine la forme affranchie.

GALERIE LIBRE GILLEN CHAPDELAINÉ

La saison fut particulièrement active pour Georges Delrue et sa Galerie Libre agrandie; elle fut marquée par un changement de politique: une plus grande ouverture aux idées nouvelles. Parmi les expositions étrangères, la Galerie Libre a récemment exposé les œuvres du remarquable maître verrier luxembourgeois François Gillen dont un des vitraux restera à Montréal où il fera partie de la collection permanente du Musée des Beaux-Arts.



François Gillen. *Maquette pour verrière*. 11 3/4" x 39 1/2". Galerie Libre, Montréal.

Au moment où nous écrivons cette chronique, l'artiste exposant à la Galerie Libre est Jacques Chapdelaine. Montréalais d'origine, ce sculpteur de 34 ans voyage, expose et travaille tout à la fois — tout au moins nous semble-t-il. Après ses voyages en Asie, le jeune sculpteur s'est maintenant établi à Vaudreuil où il travaille à la Cité des Jeunes comme artiste résident, invité de monsieur Gérin-Lajoie.

Mais quel genre de sculpteur est Chapdelaine? En toute loyauté envers l'artiste, la réponse ne peut être qu'évasive: Il est jeune. Ses travaux montrent qu'il est sensible à bien des choses, par-dessus tout à la nature. Loin d'être superficiel, il cherche un sens, une voie, essaye de découvrir des formes expressives. Il est peut-être dans sa tournure un mystique moderne. Possédant sa technique sur le bout des doigts — il a étudié à l'Institut des Arts appliqués et aux Beaux-Arts — il ne lui accorde aucune autonomie. Il sculpte le bois, la pierre, moule le bronze, martèle le cuivre, soude et travaille le plastique.



Jacques Chapdelaine. *L'envers du vide*. Fer et laiton. 25 1/2" x 12". Galerie Libre.

Photo M-A Gagné.

Peut-être Jacques Chapdelaine utilise-t-il des techniques trop variées, mais cela lui est certainement nécessaire — jusqu'à ce qu'une d'entre elles se révèle à lui comme étant son seul et véritable moyen d'expression. Ce n'est qu'en présence d'une telle révélation que les progrès conjugués des moyens d'expression et de ce que l'on veut dire peuvent s'accomplir et que l'œuvre de l'artiste commence à prendre sens et cohésion.

En attendant le temps où ses œuvres nous le prouveront comme étant tel, nous devons lui accorder notre confiance car, pour l'instant, c'est ce que ses travaux nous inspirent en particulier: à ses grandes images simples en bronze *Pollen et Feuille*; ses petites "sculptures-ferraille" si trompeusement semblables à des objets de piété jusqu'à ce que l'on ait découvert qu'elles sont faites avec des boucles de ceinture ou des passe-partout; à un moindre degré, ses sculptures sur bois; un peu plus, sa *Jambe de Vente* en plastique, et la plupart de ses cuivres martelés, comme *L'Envers du Vide* illustré ici.

GALERIE 1640 ESLER BOYD

Parmi les petites galeries, la Galerie 1640, maintenant sise au 1445 rue Crescent, se fait remarquer par son esprit de suite et sa sûreté de goût dans le domaine du graphisme. Deux des expositions du printemps étaient remarquables par leur qualité exceptionnelle. Les deux dessinateurs exposants étaient: John Esler, de Calgary, et James Boyd, d'Ottawa.

Dans l'ordre chronologique, Esler était le premier exposant. Commentant à être connue par des expositions et des acquisitions, pour son imagerie audacieuse et ses techniques expérimentales, la production d'Esler se montre en état de transition. Là était tout l'intérêt de l'exposition: d'une part elle révèle la faculté de l'expérimentateur à créer des icônes pleines de symbolisme et d'autre part, elle nous fait découvrir un artiste en rébellion contre la société, faisant appel à des moyens d'expression neufs et souvent non à point.

Ce qu'on voyait à la Galerie 1640 rénovée et agréablement aménagée, illustrait deux tendances sans rapport. L'une nous montrait un abstractionniste inventif, mais à distance, créant ses dessins par des moyens indirects. Sa spécialité est le vernis mou, une variante de l'eau-forte, imprimé à partir d'objets traduits ou trouvés et habilement assemblés en ce que l'artiste appelle sa *plaque fabriquée*. Bien que ces dessins soient à tendance humoristique, comme le montre notre illustration de *Amérique, Amérique*, Esler a créé un nombre d'images plutôt significatives qui ont l'air d'icônes de bons ou de mauvais augure d'une époque surannée.

Sa seconde et plus récente tendance est humanitaire. L'artiste la présente de façon figurative; dans certains dessins, elle restait irrésolue alors que dans d'autres elle était ou paraissait sans valeur — mais elle était présente avec insistance dans tous.



John Esler. *America, America*. Gravure. 18" x 31". Galerie 1640, Montréal.

Photo M-A Gagné.